

Bulletin des Publications et des Réimpressions les plus Récentes.

Paris, juillet, août et septembre, 1862.

FOURNIER : Corneille à la butte Saint-Roch, comédie en un acte en vers, précédée de notes sur la vie de Corneille d'après des documents nouveaux, par Edouard Fournier, avec une vignette et un plan de la butte St. Roch au temps de Corneille, in-8, clvi-86 p. Dentu ; 4 fr.

POUCHKINE : Poèmes dramatiques d'Alexandre Pouchkine, traduits du russe par Jean Tourqueneff et Louis Viardot, in-18, 285 p. Hachette ; 3 fr. 50 c.

BARRAU : Amour filial, récits à la jeunesse par Théod. H. Barrau, in-18, 407 p. et 41 vignettes. Hachette ; 2 fr.

MALHERBES : Œuvres complètes, recueillies et annotées par L. Lalanne ; nouvelle édition revue sur les autographes, etc., augmentée de notices, de variantes et d'un lexique. Cette édition fait partie de la collection des "Grands Écrivains de la France," publiée sous la direction de M. Regnier, de l'Institut, tome Ier, in-8, cxxviii-494 p. Hachette ; 7 fr. 50 c.

PONTMARTIN : Les Jéudis de Madame Charbonneau, 2de édition. L'*Echo du Cabinet de Lecture* a reproduit, il y a quelque temps, plusieurs chapitres de ce piquant ouvrage, qui a créé dans le monde littéraire de Paris une très-vive sensation.

Mde. Charbonneau est une élégante d'une petite ville de province chez qui l'auteur s'était promis de s'amuser beaucoup aux dépens de sa société ; mais il se trouve que cette société, loin d'être ridicule, a une nuance d'atticisme qu'un Parisien bien né ne croit point pouvoir exister ailleurs qu'à Paris. On y fronde habilement tous les travers de la capitale, et il y a surtout un certain maire de Gigondas, le Sainte-Beuve de l'endroit, qui démolit sans pitié l'autre Sainte-Beuve et toute la cohorte des critiques de la capitale. Les grands écrivains du jour y sont photographiés avec un réalisme effrayant, et la verve de M. le maire ne le cède en rien à celle d'Eugène de Mircourt ou d'Alphonse Karr. Des pseudonymes classiques, à la manière de Labruyère, courent d'un voile transparent Edmond About, Paulin Limayrac, Jules Janin, Taxile Delord et *tutti quanti*. En un mot, la province, victime jusque là, s'en donne à cœur-joie et réalise toute la vérité de la morale d'une des fables de La Fontaine : "Ahl si mes pareils savaient peindre !"

Avec un peu plus de mesure, M. de Pontmartin eût fait rire ses adversaires eux-mêmes à leurs propres dépens ; mais il expose d'une manière si impitoyable et si difficile à pardonner, les travers, les petitesse, disons mieux, les bassesses de la camaraderie littéraire, il dépouille si cruellement de leur prestige quelques-uns des hommes les plus haut placés dans le monde des lettres, qu'il a fait éclater autour de lui une véritable tempête. Le plus piquant de l'affaire c'est qu'il y avait déjà assez longtemps que la plupart des chapitres de son ouvrage avaient été publiés dans un petit recueil hebdomadaire, la *Semaine des Familles*, et que l'on n'y avait fait aucune attention.

Quelque soit, cependant, l'indignation excitée par ses procédés, M. de Pontmartin a une excuse, c'est qu'il ne s'épargne guère lui-même et fait sa confession d'une manière très-amusante. Après avoir lu les *Causeries Littéraires* et les *Causeries du Samedi*, il faut nécessairement lire les *Jéudis* de Mde. Charbonneau ; beaucoup de jugements contenus dans ses premiers ouvrages y sont infirmés, et, qui plus est, la conscience du juge y est assez mal menée. Le maire de Gigondas, qui n'est autre que M. de Pontmartin, expose avec une candeur apparente, véritable raffinement de malice, comment on s'y est pris pour corrompre son impartialité littéraire, comment il a ménagé ceux qu'il aurait dû (dans l'élégant langage du jour) *écreinter* ; enfin, comment, plus tard, par une réaction subite qu'expliquent les événements politiques, il s'est pris à démolir avec fureur les idoles qu'il avait encensées. Son livre est le massacre définitif de tout cette population de dieux et de demi-dieux, sans compter les déesses, descendues très-brutalement de leur piédestal. Cela est très-joli pour un massacre, c'est peut-être même très-juste ; mais, enfin, quelle qu'en soit la mise en scène, cette exécution, comme toutes les exécutions, fait mal à voir et laisse une assez grande tristesse dans l'âme.

Le critique, désenchanté de tout et de la critique par dessus tout, ne se contente point de dépoétiser l'Olympe de la littérature moderne, il s'en prend aussi au faubourg St. Germain, dont on le crut longtemps l'oracle, et ne pardonne pas même aux illusions bucoliques, seule consolation possible d'un critique réformé. Le maire de Gigondas, après avoir été *écreint* par des *bohèmes* à qui il avait tendu la main, se fait *snober* par les marquis et les marquises du noble faubourg, et il ne devient maire que pour éprouver, dans le village de sa naissance, une série de *trés-avaux* ridicules qui font pâlir celles de Sancho dans l'île de Barataria. Toujours logique comme l'est notre pauvre humanité, à la suite de ses disgrâces récentes il fait le serment solennel, avec tout le salon de Mde. Charbonneau, de ne plus vivre que dans, par et pour la province, et, le lendemain, à raison sans doute de ses disgrâces anciennes, il repart pour Paris, en quête d'une revue pour ses articles, et d'un théâtre pour ses pièces.

Ce livre n'est point sans enseignement pour nous, Canadiens ; mais, comme toutes les fables, il ne nous apprend que ce que nous savions déjà. *O muthos dêlois* ! O Que la critique parisienne n'est incontrouvable et infallible que pour ceux qui ne soupçonnent point comment elle se fait. 2o Qu'il faut tâcher de vivre de sa vie propre, d'être ce que l'on

peut espérer d'être dans son pays, ne point trop se préoccuper des formes changeantes et capricieuses de la mode à l'étranger, et ne s'attendre à autre chose qu'à des *pavés* lancés même par les mains les plus bienveillantes, si par malheur nous arrivons à être connus ailleurs que chez nous. 3o Que notre coin du monde en vaut bien un autre, que les petites de nos coteries sont peut-être moins petites à proportion du théâtre où elles règnent, que les petites des coteries d'outre-mer ; et qu'il vaut mieux, cent fois mieux, être maire de Charlesbourg ou du Château-Richer, que maire de Gigondas. 4o Enfin, en vertu sans doute de tous les sages conseils qui précèdent, nous ne savons pas nous-même à quel excès de folle joie nous nous livrerions si notre petit article était reproduit, non pas par un journal de Paris, mais même par la plus petite feuille de province !

Londres, août et septembre, 1862.

FLANAGAN : The History of New South Wales ; with an account of Van Diemen's Land, Tasmania, New Zealand, Victoria and other Australian settlements, 2 vols. 8vo, 1110 pp. ; 24s. Low.

GIBBS : Cotton cultivation in its various details, 8vo, 120 pp. ; 6s. Bohn.

MILES : Canada East at the International Exposition, by H. Miles, Esq., M. A., in-8, 88 p.

Cette brochure, publiée par un des professeurs de l'Université de Lennoxville, a pour objet de faire connaître les townships de l'Est. Elle contient aussi un catalogue de tous les exposants canadiens, des vues, portraits, etc. Elle a été distribuée gratuitement à l'exposition.

New-York, août, 1862.

TROLLOPE : North America, by Anthony Trollope, 1 vol. large in-12o, pp. 624. Harper.

Qui ne se souvient point de Madame Trollope et de ce terrible livre dans lequel elle a si cruellement caricaturé le frère Jonathan ? Son fils, auteur d'un bon nombre d'ouvrages, vise à l'économie politique, à la science sociale, etc. ; mais il a aussi, ou plutôt il tâche quelquefois d'avoir l'esprit satyrique de madame sa mère. S'il s'est montré moins injuste qu'elle envers nos voisins, il s'est rattrapé à nos dépens ; c'est nous, cette fois, qui sommes *trollopes*. Ce livre est même, sous ce rapport, un véritable anachronisme. Trollope, troisième du nom (car il a un frère, *Adolphus*, écrivain comme lui), quoique partisan du progrès à tous crins, en est encore aux vieilles prédictions d'il y a cinquante ans. Par exemple, ce pauvre Jean-Baptiste est destiné à faire un scieur de bois et un porteur d'eau *in æternum*. C'est un chapitre que nous avions un peu oublié ; mais que nos pères savaient par cœur, et qui ne les inquiétait guère. Laissons passer M. Trollope : il en est passé, et il en passera bien d'autres ; ce qui n'a pas empêché, et ce qui n'empêchera point Jean-Baptiste de faire son petit bonhomme de chemin.

Charlottetown, août, 1862.

SUTHERLAND : The Magdalen Islands, their topography, natural history, social condition and commercial importance, by the Rev. George Sutherland, in-12, 50 p. Hazzard ; 25 cts.

Les Isles de la Magdeleine, comme tout le monde le sait, ou plutôt comme tout le monde devrait le savoir, appartiennent au Bas-Canada. C'est pour cela sans doute que nous n'en recevons guère de nouvelles que par le Nouveau-Brunswick ou par l'île du Prince-Edouard. Ces deux colonies ont à diverses reprises tenté de se les annexer ; et il fut même un temps où notre gouvernement, peu instruit des ressources et de l'importance de ce groupe d'îles, n'aurait pas été très-éloigné de se les laisser enlever. Les habitants eux-mêmes, découragés du peu de succès de toutes leurs demandes, étaient assez enclins à se joindre à l'île du Prince-Edouard ; heureusement que l'initiative de feu M. Christie, si longtemps représentant du comté de Gaspé, et plus tard, les rapports du Capitaine Fortin, surintendant des pêcheries, ont attiré l'attention de nos hommes publics sur cette précieuse possession, qu'il ne tiendrait qu'à nous de rendre prospère et profitable.

Avant la brochure dont nous nous occupons, l'assemblée législative avait publié en 1853, un travail très-intéressant sur les îles de la Magdeleine et les *Transactions* de la Société Littéraire et Historique de Québec, dans le 3e. volume, publié en 1837, renfermant un excellent article du Lieutenant Baddeley, sur la géologie et l'histoire naturelle de cette partie du pays. Ceux qui ne se trouveraient point suffisamment renseignés par la brochure de M. Sutherland, pourraient consulter avec avantage ces deux documents.

Ce groupe, formé de onze îles, et de nombreux îlots et rochers, de différentes grandeurs, se trouve à un peu plus du tiers de la route qu'il faudrait faire pour se rendre de l'île du Prince-Edouard à l'île d'Anticosti. Les terres les plus voisines sont au nord, cette île solitaire et sauvage, au sud l'île du Prince-Edouard, à l'est l'île du Cap-Breton et à l'ouest le Nouveau-Brunswick et la Gaspésie.

Les principales îles du groupe, en commençant au nord-est, sont d'abord l'île de la Magdeleine proprement dite, appelée autrefois l'île Royale et à laquelle on a aussi donné le nom de l'amiral Coffin. Par une assez funèbre coïncidence, un rocher, situé au sud-ouest de tout le groupe, s'appelle le *Corps-Mort*, en anglais "Dead Man's Island," à raison de l'illusion qu'il produit à une certaine distance. Vient ensuite *Allright Island*, à laquelle nous n'avons pu trouver de nom français